

Le clash des titans

Fin 2018, à l'occasion d'un séminaire de prospective organisé par l'*Office of Net Assessment* du Pentagone, l'auteur de ces lignes posait la question suivante aux participants : «
Pouvons-nous imaginer un scénario alternatif à la compétition entre la Chine et les États-Unis qui soit aussi structurant pour les relations internationales des prochaines décennies ? » Aucun d'entre eux n'eut de réponse.

Le match du siècle

Même en l'absence de conflit ouvert, la rivalité sino-américaine dominera probablement la première partie du siècle. L'empire allemand représentait 35 % du PIB américain en 1917, l'Allemagne nazie et le Japon impérial 29 % en 1943, l'Union soviétique 40 % en 1980, la Chine, c'était déjà 60 % au milieu des années 2010¹. La compétition stratégique sino-américaine tiendra autant du «
choc des capitalismes » que du clash civilisationnel, ainsi que de deux modèles et deux projets². D'un côté, une démocratie libérale de tradition maritime, déterminée à faire de l'Indopacifique un espace «
libre

et ouvert ». De l'autre, un État autoritaire comptant sur le réseau des routes de la soie pour asseoir sa domination sur l'Eurasie. Il y aujourd'hui un engrenage de la compétition systémique, dans lequel chacune des deux parties croit profondément à son propre récit, et où la compréhension de l'autre fait souvent défaut.

Les relations sino-américaines ont longtemps été amicales. Le traité de Burlingame (1868), du nom du diplomate américain qui aida Pékin à le signer, promettait « *le commerce, la paix, l'unification des intérêts chinois avec ceux de la race humaine tout entière*³ ». Washington et Pékin furent des alliées de fait au cours de la Seconde Guerre mondiale et à partir de 1971. Même après les événements de la place Tian'anmen, le président Bush écrivait à Deng Xiaoping qu'il « *respectait les différences entre nos deux sociétés et nos deux systèmes*⁴ ». Dans les années 1990, les tensions ont commencé à poindre, notamment du fait de l'espionnage chinois dans le pays et de sa politique de dissémination de technologies nucléaires. Mais les États-Unis espéraient encore faire de la Chine un « *actionnaire responsable* » du système international, notamment à travers son entrée dans l'OMC. Ce n'est que dans les années 2010, avec la radicalisation de la politique chinoise et son expansionnisme en mer de Chine méridionale, que l'Amérique changea véritablement de discours. Avec l'ampleur de sa prédation intellectuelle aux États-Unis, et la crainte de voir les géants chinois des télécommunications tels que ZTE et Huawei – soupçonnés d'agir au bénéfice du Parti communiste – prendre racine sur le continent, la politique américaine commença à prendre un tournant, qui sera incarné par un grand discours du vice-président

Mike Pence en 2017, qui a commencé à parler de deux grands États, vastes et riches en ressources, qui sont bien intégrés à l'économie mondiale et qui disposent de

Forces militaires

Sur le plan géopolitique, la maîtrise par les États-Unis de multiples continents est clairement dans l'intérêt de pas d'ennemis aux frontières. Les deux grandes façades de la Chine, disait Bismarck : « *L'Amérique, au nord et au sud, de la Chine, des poissons* ».

Au plan politique, la Chine est ferme, claire et stable. Cette situation inverse de ce qu'il y a 40 ans et un mandat présidentiel qui connaît des revirements constants, nous fait aussi admirer sa capacité à maintenir l'équilibre.

À l'intérieur, les tensions sont patentées. Les contradictions sont de plus en plus évidentes des deux côtés. L'impact économique, la hausse des tensions du COVID-19 ont affaibli leur système, suscitant souvent, de contestations et de fractures américaines.

Mike Pence en octobre 2018. Un nouvel endiguement commençait. Le match du siècle était lancé. Il oppose deux grands États capitalistes modernes, aux territoires vastes et riches en ressources, et dont les économies sont bien intégrées à celles de leurs voisins. Lequel des deux dispose des meilleurs atouts ?

Forces et faiblesses des deux côtés

Sur le plan géographique, face à une Chine qui ne maîtrise pas ses voies d'accès maritime, et entretient de multiples contentieux avec ses voisins, l'Amérique est clairement dans une position favorable. Elle n'a pas d'ennemis aux frontières et dispose en revanche de deux grandes façades maritimes ouvertes. Comme le disait Bismarck : « *L'Amérique a beaucoup de chance : au nord et au sud, des voisins faibles, à l'est et à l'ouest, des poissons* ».

Au plan politique, la Chine bénéficie d'une direction ferme, claire et stable. L'Amérique, de son côté, est dans une situation inverse : avec des élections tous les deux ans et un mandat présidentiel limité à quatre ans, elle connaît des revirements spectaculaires. Mais on peut aussi admirer sa capacité d'ajustement et d'adaptation.

À l'intérieur, les faiblesses des deux sociétés sont patentées. Les contrats sociaux semblent s'épuiser des deux côtés. L'impact environnemental de la croissance économique, la hausse des prix de l'immobilier, la crise du COVID-19 ont affecté la confiance des Chinois dans leur système, suscitant des réactions de découragement souvent, de contestation parfois. Outre-Atlantique, les fractures américaines, dont témoignent la division

croissante entre les pôles républicain et démocrate au Congrès, et le recours croissant, de ce fait, aux *executive orders* de la Maison-Blanche, ne cessent de s'élargir. Les violences policières et les tueries de masse, en forte augmentation depuis une dizaine d'années, attisent elles aussi les divisions. Une différence majeure : le système communiste chinois n'a jamais véritablement testé sa résistance aux crises, alors que l'Amérique a déjà connu par le passé des périodes de division et de violence et s'en est sortie. Il faut se souvenir de ce qu'elle était à la fin des années 1910, et dont Adam Hochschild donne une description saisissante dans son livre *American Midnight* : le racisme décomplexé, la xénophobie, la censure et la répression policière contre le socialisme, les camps d'internement, la torture, la violence urbaine et les attentats, sans compter les ravages de la grippe espagnole, etc. Trente ans plus tard, elle devenait la première puissance mondiale⁵.

L'Amérique et la Chine ont en apparence chacune leurs problèmes démographiques. Mais alors qu'ils semblent conjoncturels pour la première, ils sont structurels pour la seconde. La Chine a mangé son pain blanc démographique. Elle a achevé sa transition vers la modernité et sa population en âge de travailler a entamé son déclin. Depuis quelques années, son solde naturel (différence entre les naissances et les décès) est négatif. Et depuis 2022, la décroissance de sa population a commencé. En cause : la chute spectaculaire de la natalité. Avec moins de dix millions de naissances par an désormais, elle a baissé de moitié depuis le milieu des années 2000. De même que la politique de l'enfant unique n'avait guère affecté la diminution de l'indice de fécondité, sa fin n'a pas renversé la tendance. La

valeur de cet indice signifie que chaque année, une inférieure de moitié continue de faire de jeunes Chinois désertent qui vont des excès immobilier. Leurs slo allongé) et *bai lan* la pandémie, le has Rappelons par aille maoïstes sur l'égalité République popula. représentent en mo seulement depuis 1 aucune n'a jamais fa

En Amérique, c'est notamment du fait hommes, mais aussi Elle est inférieure d pays développés, c mondial, en bas du mortalité infantile phique, en revanche plus heureuse, au re conserve une fécon premier pays d'imm aujourd'hui, au mo rée par l'Organisat reste inégalée. Rés de l'accroissement plusieurs années, la des couleurs avec u en 2022⁶. De ce fait

valeur de cet indice est aujourd'hui d'environ 1, ce qui signifie que chaque nouvelle génération pourrait être inférieure de moitié à la précédente. Alors que Pékin continue de faire de la fécondité une affaire d'État, les jeunes Chinois désespèrent de l'avenir, pour des raisons qui vont des excès du contrôle social aux prix de l'immobilier. Leurs slogans désormais : *tang ping* (rester allongé) et *bai lan* (laisser pourrir les choses). Pendant la pandémie, le hashtag #*Lastgeneration* faisait florès. Rappelons par ailleurs qu'en dépit des beaux slogans maoïstes sur l'égalité des sexes (« *la moitié du ciel* »), la République populaire reste un patriarcat : les femmes représentent en moyenne 5 % du Comité central, six seulement depuis 1949 ont fait partie du Politburo, et aucune n'a jamais fait partie de la Commission centrale.

En Amérique, c'est l'espérance de vie qui inquiète, notamment du fait des ravages des opioïdes chez les hommes, mais aussi des faiblesses du système de santé. Elle est inférieure de plusieurs années à celle des autres pays développés, ce qui la place, dans le classement mondial, en bas du premier quart. De même pour la mortalité infantile. Mais son dynamisme démographique, en revanche, est une autre exception, celle-là plus heureuse, au regard des autres États modernes. Elle conserve une fécondité assez élevée et, surtout, reste le premier pays d'immigration, majoritairement asiatique aujourd'hui, au monde. Son attractivité, telle que mesurée par l'Organisation internationale des migrations, reste inégalée. Résultat : après une baisse constante de l'accroissement annuel de la population pendant plusieurs années, la démographie américaine a repris des couleurs avec un accroissement estimé à 1 250 000 en 2022⁶. De ce fait, alors que la population en âge de

travailler devrait diminuer d'ici 2050 de 200 millions en Chine, elle devrait s'accroître de 20 millions aux États-Unis.

En revanche, la Chine domine désormais les États-Unis selon deux indicateurs : le PIB mesuré en parité de pouvoir d'achat (PPA) – depuis le milieu des années 2010 –, et le volume de son commerce – depuis la fin de la décennie. Ses atouts pour la compétition économique de ce siècle sont bien connus. On rappellera à nouveau qu'elle est aujourd'hui le principal producteur de terres rares et des matériaux critiques que sont le magnésium, le tungstène, l'antimoine, le gallium et le germanium, ainsi que d'hydrogène, et qu'elle contrôle une bonne partie des chaînes de valeur relatives aux autres.

Mais les failles de son système économique apparaissent de plus en plus clairement. L'immobilier a pris une part démesurée de sa croissance (près de 30 % de son PIB). Un cinquième des logements seraient inhabités, des dizaines de villes fantômes existent sur le territoire. La faillite du géant Evergrande témoigne de la fragilité d'un secteur que Pékin ne peut se permettre de ne pas soutenir dès lors qu'il contribue pour plus des deux tiers du patrimoine des ménages chinois. La dette privée chinoise représente plus de 200 % du PIB. Rappelons enfin que la monnaie chinoise n'est pas convertible, et n'est sans doute pas près de le devenir, car c'est une forme de protection contre les sanctions américaines.

L'Amérique, pour sa part, est sans doute elle aussi à la veille d'une crise massive de sa dépense publique, qui pourrait obérer sa capacité de projection de puissance. Depuis sa naissance et jusqu'à la fin du siècle dernier, elle finançait ses grandes guerres par l'emprunt et par l'impôt (celle du Golfe, essentiellement financée par des

dons étrangers, ayant été une exception). L'effort de guerre contre le terrorisme fut, lui, financé à 100 % par l'emprunt (à 60 % national, 40 % étranger)⁷. Ses atouts structurels n'en sont pas moins impressionnants. À commencer par le dollar. On retrouve celui-ci dans près de 90 % des transactions de change, 60 % des réserves de change, 50 % des factures commerciales, près de la moitié des titres de créance internationaux, plus de 40 % des paiements SWIFT, et 40 % des prêts internationaux⁸. Même quand les achats se font en euros, en yuans ou en roubles, le prix est souvent fixé en dollars, comme c'est le cas par exemple pour le pétrole. Même si toutes les importations chinoises étaient libellées en yuans, les contrats qui en résulteraient ne représenteraient que 15 à 20 % du total⁹. La dédollarisation n'est pas pour demain, d'autant que si « *le système financier centré sur le dollar est devenu moins répandu* », il est aussi devenu « *mieux assuré*¹⁰ ».

La primauté du dollar est aussi l'un des instruments que Washington utilise à son profit dans sa stratégie d'action extraterritoriale, qui lui permet d'interdire à sa guise l'accès à tel ou tel produit contenant un composant américain, ou fabriqué sous licence américaine (*Foreign Direct Product Rule*). L'Amérique est aussi, et c'est plus récent, une grande puissance énergétique, qui non contente d'avoir acquis sa quasi-indépendance, est de nouveau exportatrice de pétrole et exporte désormais du gaz.

La Chine est devenue un acteur majeur dans le domaine des hautes technologies. Elle investit massivement dans des domaines de pointe tels que le calcul quantique ou la biologie synthétique. Elle dépasse désormais l'Amérique en matière de publications dans le domaine

de la science et de l'ingénierie (23 % contre 16 % du total mondial) et la talonne dans le domaine des dépenses de recherche et développement (22 % contre 27 %)¹¹. Elle dépose deux fois plus de brevets que les États-Unis. Mais l'immense majorité de ceux-ci sont nationaux et n'ont par ailleurs qu'une valeur limitée. Par contraste, la moitié des dépôts américains se font à l'étranger¹². Les États-Unis sont ainsi, selon l'indice de l'Organisation mondiale pour la propriété industrielle (OMPI), le deuxième pays le plus innovant au monde, alors que la Chine est au dixième rang. Le volume des royalties chinoises a considérablement cru, mais ne représente qu'un dixième de celui encaissé par les sociétés américaines¹³. Et Washington sait encore consentir des investissements structurels massifs, comme ce fut le cas pour le *CHIPS and Science Act* de 2022. Rappelons par ailleurs que la Chine n'a pas réussi à développer rapidement de vaccin efficace contre le SARS-CoV-2.

Mais c'est sans doute dans le domaine du *soft power* que l'avantage comparatif de l'Amérique est le plus substantiel et le plus durable. Si l'image des États-Unis souffre occasionnellement de ses interventions militaires majeures, sa langue, universelle, et ses produits culturels de masse lui assurent un rayonnement mondial, avec ses géants de la sphère informationnelle, tous américains à l'exception de TikTok. Son attractivité aux yeux des étudiants et migrants, on l'a dit, est sans égale. Ce sont les universités américaines qui forment les futures élites chinoises et indiennes. La majorité des meilleurs chercheurs en intelligence artificielle travaillent aujourd'hui dans les universités américaines. En 1989, les étudiants chinois érigeaient une « *statue de la Liberté* » place Tian'anmen. Aujourd'hui, on dit qu'ils utilisent

Le...

Chang...
La Chine...
s'est consacrée...
monde...
au régime...
manque de savoir...
cation stratégique...
avaient jusqu'ici...
mais majoritairement...
Dream reste en...
« chinois » cher à...

L'investissement...
deux décennies, d...
un atout pour Pékin...
parfois. Mais l'ax...
« la Ceinture et la...
au regard des am...
financiers s'inscr...
total moins de 7...
moitié sous forme...
forme de contrats...
l'étranger, ils ont b...
à la Russie, au V...
Pakistan, pour pr...
robinet financier d...

Il reste la dime...
la simple compara...
est révélatrice du...
Pékin en deux dé...
tatif, n'est qu'un...
Chine développe s...
une puissance ma...
donnent un avanta...

ChatGPT pour leurs devoirs d'idéologie communiste... La Chine, elle, ne fait pas, ou plus, rêver. Son image s'est considérablement dégradée au fil des ans dans le monde occidental, du fait de la brutalité intrinsèque au régime, à l'intérieur comme à l'extérieur, et d'un manque de savoir-faire dans le domaine de la communication stratégique. Même la Hongrie et la Grèce, qui en avaient jusqu'ici une vision plutôt bénigne, sont désormais majoritairement hostiles à Pékin¹⁴. L'*American Dream* reste en bien meilleure posture que le « *rêve chinois* » cher à Xi Jinping.

L'investissement considérable de la Chine, depuis deux décennies, dans les institutions internationales est un atout pour Pékin, face à une Amérique qui les néglige parfois. Mais l'axe principal de sa stratégie mondiale, « *la Ceinture et la Route* », reste relativement modeste au regard des ambitions annoncées. Les engagements financiers s'inscrivant dans ce cadre représentent au total moins de 70 milliards de dollars par an, pour moitié sous forme d'investissements et pour l'autre sous forme de contrats de construction. Quant aux prêts à l'étranger, ils ont bénéficié au cours de la décennie 2010 à la Russie, au Venezuela, au Brésil, à l'Angola, au Pakistan, pour près de la moitié, mais aujourd'hui, le robinet financier chinois s'est largement tari¹⁵.

Il reste la dimension militaire, à propos de laquelle la simple comparaison des dépenses de défense, si elle est révélatrice du rattrapage considérable opéré par Pékin en deux décennies, tant qualitatif que quantitatif, n'est qu'un indicateur parmi d'autres. Certes, la Chine développe sa marine hauturière et pourra devenir une puissance maritime majeure. Mais trois éléments donnent un avantage structurel important à Washington.

en PIB en taux de change courant (TCC). Selon la firme Capital Economics, dans le meilleur des cas elle la dépasserait brièvement au début des années 2030, comme l'Italie avait brièvement dépassé le Royaume-Uni en 1987, un moment de gloire connu à Rome comme « *il sorpasso* ». Dans le scénario principal, elle n'irait jamais au-delà de 91 % en 2032, pour retomber ensuite¹⁸. Si l'on en croit l'expérience des autres pays d'Asie de l'Est, le PIB de la Chine pourrait même passer en dessous de celui des États-Unis dès 2033, quand la part de la population des plus de 65 ans sera supérieure à celle de l'Amérique¹⁹. De même, le Japan Center for Economic Research conclut désormais que le PIB chinois ne dépassera pas celui de l'Amérique à échéance prévisible²⁰. Et c'est sans compter la surestimation probable des statistiques officielles chinoises...

Enfin, si l'évaluation d'ensemble des indicateurs de pouvoir est un exercice difficile, un auteur américain a pourtant montré de manière convaincante, il y a quelques années, que la balance des indicateurs nets de puissance – lorsque l'on prend en compte les coûts de production, les coûts sociaux et les coûts de sécurité – favorise nettement les États-Unis²¹.

Si l'Amérique n'est plus l'hyperpuissance des années 1990, elle reste mieux placée que la Chine, dont le destin semble être ce que l'on pourrait appeler une hypopuissance : un très grand État dont les lourdeurs ne lui permettraient jamais d'atteindre le stade hégémonique.

Le match sera long, et personne n'en connaît à l'avance les rebondissements possibles. C'est d'ailleurs plutôt un marathon. Mais il semble que l'Amérique l'aborde en bonne posture.